

TOUT POUR LA PATRIE

DU MÊME AUTEUR

À qui de droit, Buchet/Chastel, 2017.

La Faim, Buchet/Chastel, 2015.

Living, Buchet/Chastel, 2013.

Valfierno, Fayard, 2008.

MARTÍN CAPARRÓS

TOUT POUR LA PATRIE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Aline Valesco

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Todo por la patria*

© Martín Caparrós, 2018

Casanovas & Lynch

Et pour la traduction française :

© Buchet-Chastel/Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-283-03282-4

Et juste à ce moment-là m'apparaît notre gloire nationale, San Martín. Pas Martín Fierro, ni Domingo Sarmiento, ni l'Ours Yrigoyen, pas non plus la légendaire Serveuse du Santa Lucía ; San Martín. Il me traverse l'esprit, me laissant un halo scintillant, et allez savoir pourquoi je demande au Moineau ce que dirait le grand homme s'il voyait ce qu'on est devenus : on a tout foiré, frangin, on était pourtant bien partis, on était censés devenir des champions et maintenant, on peut viser au mieux le match nul, je lui dis ; ça prend l'eau de partout, c'est sauve qui peut, si tu veux bouffer tu dois retirer le pain de la bouche d'un autre, si t'as un boulot tu fais mine de rien pour pas qu'on te le pique. Et si nous, ça nous affecte autant, je lui dis, imagine ce que ressentirait le pauvre San Martín, avec le mal qu'il s'est donné pour gagner la guerre, avec tous les espoirs qu'il avait. Ou ce que ça doit être pour ces millions de crève-misère qui sont venus de si loin : ma mère, la pauvre, toute cette peine, tous ces efforts, tous ces rêves pour en arriver là ; et mon paternel, c'est pas plus mal qu'il soit plus de ce monde. En même temps, imagine s'ils étaient restés en Italie, je lui dis, ils mangeraient pas à leur faim, ils seraient morts de trouille à cause de cette ordure avec sa tête à claques et sa gamelle sur le crâne. Ou alors non,

qui sait : ils auraient peut-être été emballés, ils auraient chanté les louanges du Duce comme tout un tas de crétins. Finalement, il vaut peut-être mieux qu'ils soient venus ici, je lui dis, même pour vivre ça. Mais imagine si on leur avait annoncé que sur la terre des rêves et des grandes espérances, la fameuse Aryentina, ils se battraient pour un quignon de pain, je lui dis, et je prends une inspiration avant de poursuivre mon baratin et le Moineau Ayala en profite pour me demander de la fermer et de tirer, il en a marre de m'écouter. Abrège, Petit, on va pas y passer la nuit. À ce train-là, on va y passer tout court.

En général on appelle ça un paf, quand on fait une fausse queue. Mais il y en a qui disent pfiou ou une connerie dans le genre : des bruits, quand les mots ne suffisent pas. Il est bientôt trois heures du matin, on enchaîne les pafs. La queue ne sait plus comment ni où frapper pour que la bille accomplisse son destin de bille, qu'elle parcoure sagement le tapis vert, rebondisse sur les trois bandes, frappe ce qu'elle doit frapper ; le propriétaire de la queue le sait encore moins. Le paf est retentissant.

- Merde, Moineau, et si on arrêtais ?
- Pourquoi, t'as mieux à faire ?
- Non, mais j'ai pas non plus de quoi te payer ce que t'es en train de gagner.

Je suis le grand maître des pafs ; fatigué, je m'éponge le front avec la manche retroussée de ma chemise blanche. J'ai l'habitude de la porter ouverte, sans un pli ; j'attrape la chope de bière en berne sur la table en marbre près du mur.

- T'inquiète, Petit. Tu sais bien que j'adore quand tu me dois de l'argent.

Le Moineau Ayala me sourit de toutes ses dents cariées, j'essaie de me concentrer sur mon prochain coup. Dans le sous-sol du 36 Billards, il fait une chaleur de bête : les ventilateurs déplacent

à peine l'air enfumé, moite, raréfié. Les lampes suspendues transforment chaque table en îlot perdu au milieu d'une mer d'ombres. Plusieurs sont occupées : des hommes, rien que des hommes, leurs cigarettes, leurs relents de sueur, leurs coups de gueule.

- J'en reviens pas de perdre mon temps et mon fric avec cette connerie depuis deux heures.

- Deux heures ?

Me demande Ayala, et je tente un coup d'œil à ma montre ; je me rappelle alors que je l'ai mise au clou la semaine dernière. Sur le mur du fond, une horloge - gracieuseté de Licor de las Hermanas - indique 3 h 17.

- Oui, Moineau, deux heures, deux heures et demie.

- Et les dix années précédentes ?

Je le regarde, je soupire, me passe la main droite dans les cheveux : le soulagement des doigts qui glissent dans la toison noire. J'ai encore des cheveux.

- Oh, j'ai connu de belles années.

- Quand ta maman te donnait le sein.

- Dis pas de conneries, Moineau. Vraiment, j'ai eu mon heure.

Je cherche une craie pour la queue et me retrouve face au miroir accroché au mur - piqué de noir, la réclame pour Cynar à moitié effacée : ce que je vois ne me plaît pas.

- Et puis bim, tu t'es réveillé.

Dans mon reflet, j'ai trente ans bien tapés, des cernes, une barbe de deux jours ; j'ai aussi un corps mince, un visage aux traits puissants, des yeux couleur miel, un sourire qui pourrait être séducteur si ce n'était pas le mien.

- C'est les nanas qui se sont réveillées, Moineau, voilà le problème. En prime, on s'est ramassé la marabunta, la malaria. Bande d'enfoirés. Maintenant, notre président le gros Justo vient nous raconter que la crise est terminée. Elle est peut-être

terminée pour lui, putain de salopard, mais moi je suis toujours dans la dèche jusqu'au cou...

Ayala réussit quatre caramboles d'affilée : il y va tranquille, sûr de lui. Je le regarde d'un œil envieux : je m'essaie à l'hommage ou à l'affection envieuse. Ce n'est pas facile. Ayala est maigre comme un clou, il a le cheveu clairsemé, le dos courbé, le nez courbé : le genre d'homme à qui les femmes demandent s'il a un bon boulot – ou ne lui demandent rien. Penché sur la table de billard, les mains sur la queue, il incline la tête pour me fixer.

– Et t'as jamais essayé de bosser, Petit ?

– Putain de ta mère, Moineau. Si tu commences avec ça, je vais me pieuter.

– Comme si on pouvait dormir avec cette chaleur...

Ayala positionne les billes pour lancer une autre partie ; je lui demande une cigarette, il me file son paquet : des Laponia mentholées.

– Moineau, tu peux pas fumer cette merde.

– Ah bon ? On n'a pas tous besoin de jouer les virils.

Au fond du salon, un vendeur de journaux descend l'escalier en annonçant la presse du matin : *Nación, Crítica, El Mundo*. Je lui gueule :

– Par ici, Bartolo !

Le vendeur s'approche. Il a tous les âges, la casquette sur le côté, le pantalon à mi-mollet, les chaussures les plus usées de la ville des chaussures usées ; il a aussi un accent italien à couper au couteau.

– Combien dé fois yé vé vous démander dé pas m'appéler Bartolo, maestro ?

– T'inquiète, Bartolo, je le dirai plus.

Le vendeur me propose *La Nación* et je lui adresse mon plus beau sourire.

– Tu trouves que j’ai une tête de bourgeois ? File-moi *Crítica*, j’ai envie de m’amuser un peu.

– Commé vous voulez, maestro. Manqueré plou qu’on pousse pas choisir sou piopré poison...

Une question barre la une de *Crítica* : « Où est passée La Bête ? » – avec la photo d’un jeune gars en tenue de footballeur. J’y jette un œil distrait ; Ayala me l’arrache des mains.

– Bernabé !

– Eh oui, Bernabé. Qu’est-ce qui te prend, tu te passionnes pour ces foutaises, maintenant ?

– Quelles foutaises, frangin ?

– À ton avis ? Le football, évidemment.

Ayala ronchonne, ouvre de grands yeux, lit à voix haute : « L’inquiétude grandit. Dans les hautes sphères du Club Atlético River Plate, on rapporte que le footballeur vedette, l’avant-centre Bernabé Ferreyra, n’a plus fait acte de présence dans l’enceinte du club depuis la trêve des fêtes de fin d’année... »

– Tu joues, Moineau, ou tu te transformes en radio ?

– Non, Petit, c’est du sérieux, là. Tu me crois peut-être pas, mais c’est très sérieux. Si ce gars-là se fait la malle, je suis sur le carreau. Enfin, sur le carreau, au mieux.

Ayala est incollable sur Bernabé. On commande deux autres bières, on s’assoit pour fumer au calme, il me raconte. J’en connais déjà un bout, bien sûr : le type est tellement célèbre qu’il y a quelques semaines, un journal l’a désigné « premier citoyen du pays », l’homme le plus populaire d’Argentine. Sur fond de coup d’État militaire, de crise, de pénurie, Bernabé Ferreyra était la bonne nouvelle : un crack hors catégorie.

Deux ans plus tôt, au cours de l’été 1931, le football avait tombé le masque. Ce sport avait pris bien trop d’importance pour

prétendre encore qu'on se battait pour l'honneur de quelques maillots délavés. Les joueurs de première division étaient payés depuis des années : rien de faramineux, pas de quoi s'enrichir, mais des salaires décents, grâce auxquels les meilleurs n'avaient pas à travailler pour vivre et pouvaient consacrer tout leur temps à s'entraîner – ou à se gratter les couilles, dit Ayala. Et ce n'était que justice : les stades se remplissaient, les supporters payaient leurs entrées, les clubs s'en mettaient plein les poches ; les joueurs ne pouvaient pas être les seuls à ne pas recevoir leur part du gâteau.

– Il paraît que c'était le Boca qui payait le mieux, environ cent balles par dimanche à chaque joueur, alors que dans les autres grands clubs ça tournait plutôt autour de soixante-dix, quatre-vingts. Bref, c'était pas bézef.

Je me permets de lui dire comment ça pas bézef, avec cent balles, moi, je paye mon loyer et je vis pendant un mois ; Ayala me dit d'accord, mais pour eux, une misère, et donc certains dirigeants leur dénichaient des emplois dans leurs entreprises ou dans la municipalité d'un ami politicien ; ces boulots chics où t'as rien à faire à part aller toucher ta paie à la fin du mois. Une bonne combine.

Dit-il, et moi j'ajoute que le plus drôle, c'est que personne n'en parlait :

– Comme si ça leur rapportait quelque chose, de ne pas en parler. C'est bien les Argentins, ça.

– Les Argentins, oui, du coup ils en voulaient toujours plus et, au bout du compte, ils ont merdé sur toute la ligne.

D'après le Moineau, en empochant cette somme, les joueurs s'engageaient à ne pas changer d'équipe, mais ils ont fini par en avoir marre. Ils se sont mis en grève : y a eu de la castagne. Alors les grands clubs ont proposé d'organiser une ligue professionnelle : les joueurs n'auraient toujours pas la liberté de transfert,

en revanche ils bénéficieraient de contrats légaux et seraient payés officiellement. Les clubs plus petits s'y sont opposés, ont défendu les vestiges de l'amateurisme ; inquiets des problèmes que pourrait leur causer une saison sans football, les militaires au pouvoir ont fait pression et, en avril, le premier championnat professionnel argentin a été lancé. Pour faire face, les gros clubs ont acheté des joueurs. Aucun n'est allé chercher Bernabé Ferreyra.

- Fallait vraiment qu'ils soient cons, Petit. Ils l'avaient là, sous les yeux, et ils s'en rendaient pas compte.

Le Moineau Ayala m'explique, comme si je ne le savais pas : Ferreyra est un brun trapu, avec une grosse caboche, des sourcils épais, né à Rufino, un village de la pampa gringa ; petit, déjà, il s'est fait remarquer dans la ligue régionale parce qu'il frappait très fort dans le ballon. À quinze ans, en 1924, il a débuté dans l'équipe des Chemins de fer de Junín, la ville la plus proche – où on lui a aussi déniché un emploi de peintre dans les ateliers de Ferrocarril Pacífico. À dix-sept ans, il est parti à Rosario : il a joué trois matchs dans l'équipe de première division de Newell's Old Boys, mais le directeur technique a jugé qu'il n'avait pas le physique ; à la fin de l'année, il est retourné à Junín. Fin 1929, un dirigeant du Club Atlético Tigre lui a proposé de le suivre : du haut de ses vingt ans, Ferreyra était déjà un peu trop vieux pour ce genre d'aventure et a préféré refuser. Son frère Paulino a dû insister lourdement pour qu'il accepte.

Le Tigre lui versait 200 pesos par mois ; lors de son premier match, Bernabé Ferreyra a mis quatre buts. Puis le championnat a été suspendu car le premier Mondial se profilait, celui que nous avons failli gagner, à Montevideo. Certains clubs ont profité de la pause pour partir en tournée remplir les caisses : prêté par le Tigre au Club Atlético Vélez Sarsfield, Ferreyra a voyagé pendant cinq mois à travers l'Amérique, vingt-cinq matchs en tout. Le

Vélez n'en a perdu qu'un et a aligné quatre-vingt-quatre buts, dont trente-huit de Ferreyra. À son retour, il était déjà quasi célèbre.

C'est rare qu'il s'enflamme comme ça, le Moineau Ayala. Les débuts héroïques du crack le transportent. Il me raconte qu'au cours de ce premier championnat professionnel, Bernabé Ferreyra n'a pas beaucoup joué – mais sur ses treize matchs au Tigre, il a marqué dix-neuf buts. À la fin de l'année, Antonio Liberti, le président du River Plate, s'est mis en tête de l'acheter à n'importe quel prix. Le Boca Juniors avait remporté la première coupe ; Liberti devait les empêcher de rafler aussi la deuxième. Il n'imaginait pas que le Tigre allait lui réclamer une somme exorbitante.

– Trente-cinq mille balles, Petit, tu te rends compte ? Trente-cinq mille petits pesos argentins. Dix bagnoles, tu peux t'acheter, avec ça. De la folie.

C'était de la folie, dit-il : jamais, nulle part dans le monde, un club n'avait déboursé une telle somme pour un footballeur. Mais le River y avait consenti, pour découvrir ensuite que Ferreyra voulait aussi sa part : 10 000 pesos. Ils avaient accepté, fascinés, tout comme ils avaient accepté de lui acheter un abonnement de train pour qu'il puisse se retirer quelques jours à Junín après chaque match. C'était incroyable. Là, dit-il, tout le monde a compris que le River était le club des riches.

– D'où leur surnom, les Millionnaires. Et le pire, c'est qu'ils en ont eu pour leur argent, avec tous les buts qu'il a marqués, Bernabé. Un sacré phénomène, le péquenaud.

Pour son premier match, en mars 32, il a crucifié deux fois le gardien de Chacarita – et il ne s'est plus jamais arrêté. Il n'était pas particulièrement habile, mais ses tirs puissants à trente ou quarante mètres des cages étaient imparables. Au quatrième

match, le River a fièrement annoncé qu'ils avaient déjà amorti les 10 000 pesos de la prime grâce aux entrées et que ce n'était qu'un début. Les gens allaient le voir au stade par milliers : jamais un footballeur n'avait suscité une telle ferveur. Buenos Aires se passionnait pour Bernabé.

Je m'en souvenais : le journal *Crítica* l'avait surnommé La Bête et avait offert une récompense spéciale – une médaille en or massif – au goal qui tiendrait tout un match face à lui sans encaisser un but. C'est un gars du Huracán, un certain De Nicola, qui l'avait remportée à la douzième rencontre. Mais Bernabé a continué à faire trembler le filet.

– Un ami bien rancardé m'a raconté que le type se fabrique lui-même un ballon bizarre avec deux chambres à air et qu'il le laisse tremper deux ou trois jours dans un seau d'eau : il le transforme en boulet de canon, et il s'entraîne avec.

Lors du match décisif contre le Boca, Bernabé a tiré de l'arc de cercle de la surface de réparation, le goal des Xeneizes l'a arrêté avec le ventre avant de tomber dans les pommes ; Bernabé s'est approché et a poussé le ballon d'une pichenette dans la lucarne. River a fini champion ; au cours des trente-quatre rencontres du tournoi, Bernabé a marqué quarante-trois buts. Puis l'été est arrivé et, en même temps que l'horrible chaleur de février, la nouvelle : Bernabé était parti à Junín et n'envisageait pas de revenir si le River ne lui versait pas 30 000 pesos cash.

– Et moi, je coule.

Dit le Moineau Ayala en agitant le journal, comme si sa gesticulation pouvait en modifier le contenu.

– Je coule, j'ai plus qu'à me jeter dans le fleuve. Et je t'assure que je sais pas nager.

– Tu connais les tangos de Discepolín, Moineau ?

– Qu'est-ce que j'en sais, Petit. Je crois pas, non.

– T'en as déjà entendu, c'est sûr. *Yira yira*, par exemple, me dis pas que tu l'as jamais fredonné. « Tu verras que tout est mensonge... »

Le Moineau Ayala me dit que oui, bien sûr, évidemment, et moi je m'abstiens de lui dire qu'alors là, ça me paraît incroyable : que quelqu'un chante des paroles sans savoir de qui elles sont, comme si elles avaient poussé sur un arbre. Que quelqu'un répète les idées d'un autre, les fasse siennes, les clame, et ne sache même pas qui en est l'auteur.

– Oui, bien sûr : « Quand la fortune, cette garce », etc. Une sacrée garce, ma fortune à moi. On devrait même pas appeler ça de la fortune.

Je lui avais dit qu'il fallait qu'on quitte la salle de billard, que j'en avais marre, si on restait cinq minutes de plus, on allait voir le jour se lever et croiser dans la rue les gens qui partaient travailler, et il n'y avait rien de plus déprimant, mieux valait se tailler – nous voilà donc en train d'enfiler l'avenue de Mayo en direction de la place sous la lumière incertaine de l'aube, les réverbères encore allumés. Une bruine très fine nous rafraîchit : je lève le visage, j'ouvre la bouche pour gober une goutte. Puis je pose une main sur l'épaule de mon ami.

– Bon, tu vas me dire ce qui t'arrive, oui ?

– Tu me crois pas, hein, frangin ?

– Comment veux-tu que je te croie, Moineau, si tu me racontes rien ?

– Je te l'ai déjà répété quatre fois, Petit, mais je peux recommencer : si Bernabé ne revient pas, je coule.

Je cherche dans mes poches la cigarette que je sais ne pas avoir ; Ayala m'offre une de ses menthol et on s'arrête à un angle de la rue Florida pour l'allumer, sous la marquise de Gath & Chaves. Il essaie deux ou trois fois, mais n'arrive pas à frotter l'allumette sur la petite boîte Ranchera : il est sacrément nerveux.

- T'es même pas supporter du River, Moineau. T'as pas fait ça, hein ?

- Mais non, comment je pourrais changer de camp ?

- Alors qu'est-ce qu'on s'en fout que ce gars reste ou s'en aille ? Tu serais pas en train de débloquer ?

- Franchement, mon vieux, je préférerais. Mais s'il y en a un qui débloque, c'est lui. Il a abusé de la came, Petit, vraiment abusé.

Je lui prends la boîte, je frotte l'allumette, je tire sur ma cigarette et je reste cloué, l'allumette à la main : je viens de piger.

- Me dis pas que c'est toi qui la lui vendais ?

Nous marchons le long de la rue Florida entre les charrettes à lait, les ordures, les livreurs de fruits et légumes, les clochards réveillés par la pluie. Ça fouette le crottin de cheval et Ayala me dit que oui, il le fournit et ça fait plusieurs semaines qu'il n'a pas été payé, le type se débîne et lui, il lui a fait crédit parce que c'est le grand Bernabé et qu'en plus il l'aime bien, c'est un gars à la coule.

- Et tu pouvais pas le laisser l'acheter au crieur à l'angle de Corrientes et Esmeralda, comme tout le monde ?

- Petit, on parle de Bernabé.

- Oui, on parle de Bernabé. Et puis ça t'arrange qu'il te l'achète parce que ça te donne du prestige dans le bizeness.

- Ouais, aussi.

Admet Ayala.

- Tu voulais te coller un petit blason comme ces paquets de clopes qui se vantent de fournir le roi d'Angleterre, j' imagine.

- Rigole pas, frangin, rigole pas.

- Comment ça, rigole pas ? C'est pas grave, t'as juste perdu quelques biffetons. Il va bientôt te les rendre, ou pas, c'est pas grave. Ce sera ni la première ni la dernière fois.

– Pas juste quelques biffetons, Petit. Plus de cinq cents.

– Cinq cents pesos ?

Sans le vouloir – sans y penser –, je m'arrête net, je lui coupe la route, l'attrape par les épaules. Une jument nous hennit dessus, le laitier nous hurle dessus, ses chiens nous aboient dessus.

– Cinq cents balles, Moineau ? T'es sûr ?

– Évidemment que je suis sûr ! Et figure-toi qu'ils sont même pas à moi. Je l'ai pas, ce fric. J'ai dû demander à don Caloggero de m'avancer la came et si je le paie pas...

Ayala ne finit pas sa phrase parce que la suite va de soi : il ne dit pas la fin parce que nous la connaissons tous les deux.

Nous marchons tête basse, traînant les pieds en silence jusqu'à La Martona, à l'angle des rues Viamonte et San Martín : nous entrons, nous asseyons, commandons deux verres de lait chaud avec des boudoirs, vingt centimes pièce, puis je prends une profonde inspiration et j'examine la question. Il y a des jours où je me crois capable de résoudre un tas de problèmes, persuadé que mon unique talent consiste à résoudre des problèmes ; ce n'est pas le cas aujourd'hui, mais il faut bien que je tente quelque chose :

– Je peux te poser une question, frangin ?

– Vas-y, balance.

– Je veux pas t'emmerder mais, dis-moi : comment t'as pu laisser s'accumuler une dette pareille ?

– C'était Bernabé, Andrea. C'est Bernabé.

Il est rare, très rare, qu'il m'appelle Andrea. Personne ne m'appelle Andrea, à part ma mère. Personne – ou presque – ne sait que je m'appelle Andrea. Ayala est au courant, bien sûr : à l'école, la numéro 4 de Barracas, certaines institutrices plus vachardes que d'autres m'appelaient par mon prénom plutôt que par mon nom, Rivarola. Mais lui, faut vraiment qu'il soit désespéré pour

me donner du Andrea. J'essaie d'avoir l'air patient, de faire preuve de tact ; il fut un temps où j'y arrivais.

– Je sais, j'ai compris. C'est pas ça, ma question. Comment est-il possible que tu lui aies fait crédit pendant tout ce temps ?

– Comment ça, tout ce temps. Ça a duré un mois, un mois et demi.

– Me fais pas marrer, Moineau.

– Tu trouves que j'ai l'air de me marrer, moi ?

J'esquisse un sourire forcé, comme quand on sourit à la voisine qui vient de perdre son canari.

– Non, Moineau, je sais bien. Mais ce type ne peut pas avoir consommé pour cinq cents balles de cocaïne en un mois. Il pourrait plus jouer. Ni tenir debout.

– Qui te dit qu'il la consomme ? Si ça se trouve, il y touche même pas. Bon, si, il en prend un peu, je l'ai vu. Mais il n'achète pas pour lui. Il achète pour en avoir, pour offrir aux amis, aux bayadères, il achète parce que le grand Bernabé doit toujours pouvoir en distribuer à gogo. Mais quelle importance, maintenant, Andrea, quelle importance. Tu sais ce qu'ils sont capables de me faire, ces mecs-là, si je les paie pas dans les prochains jours ?

– Ben oui je sais, Clemente. Je sais. Mais on va pas les laisser faire, pas vrai, frangin ?

– Et qui va les en empêcher ? Toi ?

– Pourquoi pas.

Dis-je, sans vraiment réfléchir, puis je prends une grande inspiration et me tais quelques secondes. La Martona se remplit peu à peu d'employés de bureau qui boivent leur café crème ou leur chocolat avant d'aller travailler : il doit déjà être sept heures et demie, huit heures. Je laisse échapper un bâillement, lui souris. Ayala me demande ce qui me prend.

– Rien, des bêtises. Je me disais que je m'enfilerais bien dix balles de cette came que t'as fourguée gratuitement au grand homme. Mais t'inquiète, Moineau. J'en parie cinquante que tu vas les récupérer.

– Arrête tes conneries. Tu vas pas continuer à parier après tout ce qui t'est arrivé.

– Mon problème avec le jeu n'est qu'un détail, tu sais bien. Cette sale garce m'a quitté parce que je me suis retrouvé au chômage.

– Je n'ai jamais osé te demander pourquoi il t'a viré, ce petit rupin d'Andrés. T'as piqué dans la caisse ?

– T'es malade ou quoi, Moineau ? À quoi bon piquer dans la caisse ? Je me tenais à carreau, je lui rédigeais sa paperasse, je gagnais ma croûte, j'étais bien payé et, en plus, il arrivait qu'un client me file un pourliche, en cash ou en nature. À quoi bon faire un truc pareil, Moineau ? Je suis pas branque à ce point.

– Alors pourquoi ?

– Pourquoi il y a des millions de mioches dans la rue, mon vieux ? Parce que tout s'écroule, que ce pays est parti à vau-l'eau. Qu'est-ce que j'en sais, moi, pourquoi. Parce qu'on s'est fait avoir comme des rats.

– Du calme, Petit, t'emballe pas. Et pour ta gonzesse, te fais pas de mouron. Comme dit le tango : elle est partie, pas de chance, courage, mange ton pain noir. Si ça se trouve, t'es pas si malchanceux. Au bout du compte, elle t'a rendu service : elle t'a foutu la paix, maintenant t'es libre de faire ce que tu veux.

– Tout va bien, Moineau, je me tracasse pas. Qu'elle fasse ce qu'elle veut de son cul ; ce que je ne supporte pas, c'est de ne pas voir la petite.

– Là, j'avoue, je ne sais pas quoi te dire. Mais tu vas voir, au bout du compte, ce sont les liens du sang qui parlent.

TOUT POUR LA PATRIE

Et il m'adresse un clin d'œil qui lui déforme le visage. Je lui dis qu'en tout cas c'est sûr, je vais prendre le pari. Ça a l'air forcé, comme quelqu'un qui veut se convaincre.

- Je te parie cinquante balles, Moineau. Je vais t'arranger le coup et tu vas être content de me les payer. Fais-moi confiance.
- Te faire confiance, à toi, frangin ?
- À moi, gros connard.

Et rebelote ce bruit, ces couinements de souris violée par un tigre. Me foutre la tête sous l'oreiller ne sert à rien, je le sais : les couinements me perforent quand même les tympanes. Un instant, j'envisage sérieusement – aussi sérieusement que je peux envisager quoi que ce soit dans mon état – la possibilité de zigouiller le petit Français. Ou sa mère : le pauvre gamin n'a sûrement jamais choisi d'étudier le violon, tout est de la faute de cette cinglée qui veut en faire un raté avant ses dix ans. Mais comment peut-on autoriser un boucan pareil à cette heure : il faut vraiment que j'en touche un mot à doña Norma : soit elle met le holà, soit je fous le camp. Quoique, je devrais peut-être trouver un autre genre de menace, qui l'inquiète vraiment. La lumière qui entre par la fenêtre me gêne aussi : elle me pique les yeux, mais le pire, c'est qu'elle doit vouloir me signaler qu'il n'est pas si tôt. De toute façon, je n'ai pas l'intention de me lever. À quoi bon ?

– Silence, bordel !

Je m'entends crier d'un coup : les couinements continuent. Et cette chaleur, et les draps trempés, et la soirée de la veille dont je commence à distinguer les contours : bon Dieu, pourquoi avoir assuré à Ayala que j'allais m'occuper de son histoire avec ce footballeur alors que je n'arrive déjà pas à assurer mon repas

de ce soir ? Je me retourne dans mon lit, mais c'est sans espoir : je ne réussirai pas à m'endormir. Je me lève, dans le coaltar, je découvre que mon crâne pèse trois tonnes, je m'approche de la petite table où sont posées la cuvette et sa cruche, je m'asperge avec un fond d'eau. De toute évidence, le verre de lait de ce matin n'a pas suffi, ni le repos. Sur la table de chevet, le réveil, souvenir d'une autre époque, indique qu'il est presque 19 heures, bientôt il fera sombre. Il faut que je sorte avant la nuit.

- « ... à l'amour je dis méfiance, mais le jeu a ma confiance ; où l'on m'invite, je profite... »

Je sais que je chante comme une casserole, mais, dans la solitude de ma chambre, un peu de musique me donne du courage. Et couvre – presque – les couinements du violon qu'on assassine dans la piaule d'en face.

- « ... où je m'incruste aussi. Je tire mon parti de tous les partis... »

On a beau dire, maintenant Gardel dame le pion à cette tapette de Corsini ; à la première occasion, je retourne voir *Les Lumières de Buenos Aires*, tant que le film est encore à l'affiche. Je me dis que je pourrais peut-être m'acheter un poste de radio ; ce genre d'idée typique de la gueule de bois, de la débâcle : la radio, c'est pour ceux qui ont jeté l'éponge, les femmes au foyer écervelées, les vieux couples. J'aimerais bien un gramophone en revanche, pour mettre la musique qui me plaît, mais ça coûte trop cher – enfin, par rapport à mes faibles moyens. Cinq balles le disque : ils sont mabouls. Et moi, blasé de ces trop longs mois à supporter cette mouise. Oh, puis les miroirs, trop de miroirs : à commencer par celui accroché au mur, au-dessus de ma cuvette, quelle trouille quand je vois ma tronche en pleine nuit. Les cernes, la barbe de trois jours, les os saillants ; au moins, j'ai encore toutes mes dents. Quand les trous noirs apparaîtront ou, pire, l'éclat

doré des couronnes, le moment sera venu d'organiser mon prochain suicide.

- ... « J'aime pas la pierre, j'en pince pas pour le moderne ; J'me couche que si j'suis en berne... »

J'aiguisse la lame sur la lanière de cuir. Je tuerais pour aller me faire tailler la barbe dans n'importe quel salon du quartier, et pour une séance de massages – mais le moment ne s'y prête guère, et les finances encore moins : plus personne ne me fait confiance. Je sors le blaireau, je fais mousser le savon jaune Gran Federal, qui sent le prolo propre. De la main gauche, je me tire la peau du cou, je repense à mon père et à ses leçons de rasage, je singe un sourire de clown pour étirer la peau, je lève le menton et, la main droite armée du rasoir, je m'escrime à me râper le gosier. Je ne chante plus.

Pour finir, je me rince le visage à l'eau sale de la cuvette, je m'essuie avec la serviette jadis blanche. Je tuerais aussi pour une serviette sèche, qui ne puerait pas le moisi : des massacres à la pelle, s'il le fallait. Je me l'enroule autour de la taille, j'enfile mes claquettes, je sors dans le couloir et me dirige vers la salle d'eau : je suis quasi certain qu'il n'y aura personne à cette heure-ci. Tandis que j'avance, traînant mes savates, tenant la serviette au cas où, j'essaie de me rappeler ou de comprendre comment j'ai pu m'imaginer en redresseur de torts pour le compte du Moineau. Sûrement qu'hier soir, entre Les 36 Billards, l'avenue de Mayo et La Martona, j'avais une solution en tête.

C'est curieux, la façon dont une idée vous revient à l'esprit : certaines sont comme des bombes, elles explosent et balient tout ; d'autres, telle une souris timide, montrent d'abord le bout du museau, puis la queue, il faut les saisir. Celle-ci est plutôt du genre souris, mais je finis par l'attraper. Bien sûr que je peux l'aider, et empocher un peu de fric au passage. C'est ça l'objectif : empocher du fric.

La nuit tombe quand j'arrive enfin au Tortoni : chemise blanche, chapeau de paille et son ruban rouge, sourire confiant. Que vais-je devenir quand j'aurai perdu ce sourire ?

– Bonsoir, Manolo.

– Bonsoir, Rivarola. Ton ami est là-bas, au fond.

Le Gran Café Tortoni est un monde à part : la bohème quasi distinguée. Il suffit d'entrer dans les toilettes pour hommes, juste derrière la caisse enregistreuse aux touches étincelantes, et d'observer, tout en déboutonnant sa braguette, les tuyauteries en bronze des urinoirs pour se souvenir que le Tortoni a cette prétention que certains persistent à qualifier de classe.

– T'es un crétin, Rivarola. Ici, il n'y a qu'une classe qui tienne, la classe ouvrière. Et les renégats dans ton genre finiront bien par le comprendre... si on ne t'a pas zigouillé dans les chiottes avant.

Me dit Jordi Señorans avec un clin d'œil et un sourire. Señorans est blond comme sont blonds ceux qui ne le sont pas : une tête couleur de néant. Il a un visage rond et laiteux, une moustache si clairsemée qu'elle n'en mérite pas le saint nom, un double menton qui promet.

– En parlant de chiottes : tu sais qu'ils l'ont renvoyé en prison, l'Ours Yrigoyen ?

– Ouais, en prison... Arrêté chez lui, non ?

– Oui, Riva, et pourtant c'est un grand homme. Pauvre don Hipólito, qui l'eût cru. Il y a moins de trois ans, il était élu président, et maintenant, cette histoire...

– Qui aurait prédit que tu prendrais sa défense, le Catalan.

Lui dis-je, et Señorans s'embourbe dans une explication interminable visant à justifier pourquoi, après l'avoir combattu sans relâche durant tout son mandat, lui et son parti le défendent désormais. Je l'attends au tournant.

- Ton journal n'a pas changé, en revanche : il continue de lui tirer dessus à boulets rouges.

- Ce n'est pas mon journal, mon coco. C'est celui de M. Botana, ce gros salopard. Moi, je suis un...

- Un mercenaire ?

- Un infiltré, disons, une taupe au service de la lutte des classes...

- ... qui écrit pour l'ennemi.

On rit, on met la sourdine le temps de faire le tour des rumeurs : les radicaux projetteraient des soulèvements ici et là, il y a trois jours la police en aurait arrêté plus de cent à Corrientes, quelque chose se préparerait à Córdoba et, qui sait, à Rosario aussi. Señorans est de ces journalistes qui parlent comme s'ils étaient les premiers concernés par les grands événements : comme si personne ne pouvait en savoir davantage, comme s'ils travaillaient dans le saint des saints. Parfois je les envie, parfois je les déteste.

- Il paraît que les oligarques sont morts de trouille.

- Oh oui, terrifiés. On les voit jouer des castagnettes dans les rues.

- Quand vas-tu ouvrir les yeux, Rivarola ?

- Quand tu me chanteras une berceuse. En parlant de chanter : tu as déjà entendu Gardel interpréter la *Milonga del 900* ?

- Me dis pas que tu te laisses berner par ce freluquet. Du pipeau intégral, Riva, du carton-pâte. Le type va à Paris pour tourner dans des petits films dont l'histoire est censée se dérouler ici, avec l'authentique gaucho à chapeau, la pampa exotique pour les Français, du chiqué sur toute la ligne. Un pantin, un minet qui se planque au cinéma à défaut de savoir chanter. En voilà un qui s'est vendu pour une poignée de pesos, le pauvre garçon, et maintenant il est encore plus bidon que de la confiture de lait polonaise.

– En parlant de confiture et de lait polonais...

– Me cherche pas, Rivarola.

Il y a des fois où je ne sais pas si Señorans est très sérieux ou s'il charrie : par exemple, cette fois-ci. Mais je m'en fiche – et le Catalan l'a bien mérité. Il n'aurait pas dû sortir toutes ces âneries sur Gardel.

– Tu l'as vue, dernièrement ?

– Non mais pourquoi je la verrais...

La voix de Señorans devient inaudible, presque suffocante. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de mentionner la Russe. Il y a un silence : dans le silence il y a une ombre aux cheveux presque rouges, yeux turquoise, taches de rousseur. Dans le silence il y a une histoire dont je me souviens mal et dont il ne se souvient que trop. Dans le silence il y a des menaces.

– Tu prends un autre vermouth, Rivarola ?

– C'est ta tournée ?

– En ce jour particulier, c'est moi qui régale. On vient de me proposer un turbin...

Dit Señorans, et il n'en dit pas plus. J'attends, je l'invite du regard, mais il en reste là. Il a toujours aimé brouiller les cartes, me montrer qui impose le tempo et les sujets. Il a toujours aimé utiliser des mots bien de chez nous ; parfois, j'ai l'impression qu'il se goure, qu'au bout du compte il ne dit pas ce qu'il avait en tête.

– Et alors ? Tu me racontes pas en quoi il consiste, ton turbin ?

– Eh non, pour le moment je peux pas. Je te dirai plus tard, tu verras, c'est du tout cuit. Servi sur un plateau.

Señorans a une quarantaine d'années, il en a passé vingt en Argentine, mais il a conservé un accent catalan impayable. Comme la majorité des habitants de la ville, il demeure un étranger. Ou, pour le dire autrement : un homme qui a appris à parler dans une autre langue, dans un autre pays.

– Et toi ?

- Et moi quoi ?
- T'as trouvé quelque chose ?
- Non, le Catalan, comment veux-tu que je trouve, avec la crise...

- Ouais ouais, la crise. Elle a bon dos, la crise, sinon, où est-ce que t'irais te planquer, Petit ?

Me dit-il pour la quinzième fois et, voyant ma tronche, il ajoute qu'il ne me le dira plus jamais, que cette fois c'est la dernière : je dois devenir journaliste.

- Je t'aide à trouver un boulot. Je peux t'en trouver un, mon poteau, dans trois jours tu bosses.

- Je te remercie, Talanca, mais je ne suis pas journaliste. Comment il faut te le dire ? Je ne suis pas journaliste. Je n'y connais rien.

- Parce que tu crois que moi, si ? Être journaliste, c'est de la gnognote. Il n'y a rien de sorcier : t'entends parler d'un truc, tu l'écris en espagnol ou dans n'importe quelle langue qui y ressemble un peu. Un peu, à peine. Zéro mystère là-dedans, Andrés. Dans trois jours tu bosses, comme un grand.

- Et un travail honnête, ce serait pas mieux ?

On rigole, mais moi, je sais que c'est surtout de truille : le Catalan a peut-être raison. Mais peut-être pas, et je n'ai pas envie de m'engager sur une énième voie sans issue. Je refuse – je ne supporterai pas – d'échouer une nouvelle fois.

- C'est pas dans ton intérêt, Jordi. Si je deviens journaliste, qui va te trouver des histoires ?

- Qui va me les inventer, tu veux dire ?

À la table voisine, deux femmes trentenaires, cheveux raides coupés au carré, rouge à lèvres trop rouge, nous regardent et rient. Señorans les regarde, je regarde Señorans, qui décline d'un froncement de sourcils. Il me demande si j'ai quelque chose de

vraiment intéressant et à mon tour je lui demande si je lui ai déjà fait défaut, il me répond des tas de fois, et moi, qu'il arrête de me casser les roubignoles.

- Vas-y, Riva, crache le morceau.

Je fais durer le plaisir : je suis momentanément en position de force. Je bois le fond rouge du Cinzano, je fais claquer mes lèvres, je regarde au loin, je souris à la coupe au carré la plus proche ; quand je suis à court de diversions, je me lance :

- Tu sais qui est Bernabé Ferreyra.

- Rivarola, j'ai beau être catalan, je ne suis pas complètement idiot.

- Et tu sais qu'il a foutu le camp à Junín, qu'il s'est évaporé par là-bas.

- Je lis les journaux. Y compris le mien : appelons ça déformation professionnelle. Il m'arrive même de pondre un article.

- Ceci explique cela, le Catalan. Bon, ce que tu ne sais pas, c'est que le gars est empêtré jusqu'au cou.

- Comment ça ? Encore une histoire de nanas ?

- Non. Enfin peut-être, mais c'est pas le sujet. Il est endetté jusqu'au cou, si tu préfères.

- Avec tout ce qu'il palpe ?

- Avec tout ce qu'il claque. Et qu'il claque en cocaïne. La voilà, mon histoire. Elle t'intéresse ? Je connais le type qui la lui vend, je peux te raconter tous les détails.

Señorans me jette un regard ironique, condescendant. Ça m'inquiète, à tous les coups il va me foutre en boîte.

- Tiens donc, Bernabé se drogue.

- Oui, Talanca, comme s'il se prenait pour Rudolph Valentino.

- Et c'est maintenant que tu le découvres, Rivarola ? Tout le monde est au courant.

- Comment ça, tout le monde ? Je l'ai lu nulle part.

– Je te dis que ça se sait, pas que ça s'écrit. Il n'y a aucune chance que ça se produise, d'ailleurs : c'est le genre de truc que personne n'écrit, les uns parce qu'ils vivent à ses crochets, les autres parce qu'ils ont peur. Et puis, tu sais ce que le gouvernement pourrait faire à celui qui se risquerait à le mettre noir sur blanc ?

– Le gouvernement ? Quel rapport ? Tu vas quand même pas me sortir que si Bernabé Ferreyra se drogue, c'est encore la faute au gouvernement. Vous savez vraiment plus quoi inventer...

J'essaie de sourire à l'autre, la plus âgée ; la femme tourne la tête comme si elle était offusquée.

– Non, Rivarola, t'emballe pas. Ce que je te dis, c'est que le gouvernement a besoin d'occuper la jeunesse : si on leur crève leur ballon, ils peuvent devenir pénibles.

– C'est le vieux Marx du football qui dit ça ? Sois pas crétin, le Catalan. Tu vois des fantômes partout.

– Un jour, on discutera de mes fantômes, ou des tiens, si ça te chante. Mais permets-moi quand même de te dire que cette info ne sert à rien. T'inquiète, je paie quand même la tournée. Et reviens quand tu auras de la viande fraîche, Rivarola.

Il m'a flingué : il m'a mis au tapis. Histoire de répliquer, je lui demande quel genre de viande il préfère : une attitude de valet attentionné qui se met au service du prince. Il veut bien un truc sur Fresco le gouverneur, sur le fils de Roca, sur Tita Merello, ou même sur Gardel, mais il faut que j'arrête de lui faire perdre son temps avec du poisson pourri.

– Bernabé Ferreyra !

Dit-il, et il soupire. J'offre ma meilleure interprétation du mouton égorgé ; ce n'est pas difficile : je me sens comme un mouton égorgé.

– J'ai cru que c'était un bon tuyau. Et j'en avais besoin, le Catalan, j'en ai besoin.

Señorans sort un paquet de Particulaires, m'en propose une, en allume deux. Il réfléchit. Tout à coup, il lance que c'est peut-être pour Cuitiño.

- Qu'est-ce que tu racontes, Talanca ?

- Que c'est peut-être pour Cuitiño, ça pourrait l'intéresser.

Il m'explique : Manuel Cuitiño est un des dirigeants du River Plate, un genre de bras droit d'Américo Liberti. Ces deux-là et l'ensemble de leurs collègues sont prêts à tout pour ramener le fugitif, peut-être que deux ou trois infos solides qui les aideraient à l'intimider leur seront utiles, du style : si tu ne reviens pas demain, je balance ci et ça sur la place publique.

- Tu disais pourtant que personne ne publierait un truc pareil, non ?

- Oui, mais Bernabé l'ignore. S'il y a des infos concrètes, des noms, des adresses, il pourrait prendre peur et accepter leur proposition.

- Je vois. Et je le trouve où, ce Cuitiño ?

Señorans consulte sa montre – carrée et minuscule, digne d'un marxiste coquet – et annonce qu'il est trop tard aujourd'hui, mais demain à la première heure, à l'abattoir, sûrement.

- Où ça ?

- Là où ils taillent les steaks, Petit, à l'abattoir municipal, sur l'avenue de Los Corrales. Il est commissionnaire dans la viande, il achète et revend des vaches. Il y est tous les jours, dès l'aube. Il me connaît, tu peux t'y pointer de ma part.

Je ne suis jamais allé à l'abattoir : je n'y ai même jamais songé. Cet amas de barbaque contenu dans une seule bête, enveloppé de peau, je trouve ça obscène. Je respire profondément, j'ai pitié de mon sort. Je regarde en l'air et ne vois que le plafond décoré du Tortoni, les lustres.

- Et qu'est-ce que je vais en tirer, de ce Cuitiño ?

- J'en sais rien, Rivarola. C'est pas ta partie, ça ?

TOUT POUR LA PATRIE

J'essaie de poser sur lui un regard qui pardonne – sans savoir ce que je pardonne. La nuit est tombée, le poisson me reste sur les bras. Si je veux manger, je n'ai que deux options : aller me payer une *muzza* et une *fainá* avec deux petits verres de muscat à Las Cuartetas, le tout pour trente balles, ou pousser jusque chez ma daronne.

– Maman, tu es là ?

J'avais la moitié de la nuit devant moi : tuer le temps – perdre du temps – jusqu'à quatre heures. Señorans m'avait dit que le meilleur moment pour trouver Cuitiño, c'était vers cinq heures, cinq heures et demie, au lever du jour ; le trajet jusqu'aux abattoirs me prendrait une heure. Je n'avais ni les moyens ni la santé pour une autre nuit de picole ou de billard ou de paroles en l'air ; j'ai songé partir à la recherche de la Russe à l'Idéal, au Richmond ou au théâtre Hébraïque, mais si je la débusquais, ce serait sûrement pire. Puis j'ai pensé à une bonne assiette de pot-au-feu ou, qui sait, des nouilles accompagnées de cette sauce tomate magique.

– Hé, maman, ouvre-moi !

– J'arrive, mon p'tit, j'arrive.

M'arrêter sous ce porche, c'est de la drogue dure : la porte de chez moi, la maison de mon enfance. Les dalles du trottoir sont très abîmées ; la chaussée est désormais pavée. Il y a un réverbère en face, qui diffuse une lumière jaune ; la porte est peinte en blanc, les ferrures en bronze sont un peu ternies.

– Mon grand, c'est un miracle !

Ma mère, Mme Gaetana Pollini, veuve Rivarola, porte une robe noire qui paraît être toujours la même et l'est sans doute ;

elle a les cheveux blancs, le visage strié de rides, des yeux très bleus et voilés. Ma mère est toute petite, de plus en plus petite : je l'oublie à chaque fois, ça me frappe à chaque fois. Quand elle me serre dans ses bras, son visage m'arrive à peine au nombril – mais elle n'aime pas que je me baisse.

– Comment ça va, maman ?

– Comment veux-tu que ça aille, mon grand ? Une vieille carcasse fatiguée, voilà ce que je suis. Cette maison est trop grande pour moi, elle me donne trop de travail. Et avec ton frère qui me laisse ses enfants comme si j'étais la fourrière municipale, et...

Je connais la musique : c'est toujours la même. Je soupire, je commence à me demander – comme à chaque fois – si j'ai bien fait. Mais ma mère me prouve que oui :

– Tu dois avoir faim pour venir jusqu'ici, mon grand. J'ai un reste de ragoût dans la cuisine.

– Je ne voudrais pas te rajouter du boulot, maman...

– Arrête ton cirque, mon grand.

– Tu as raison, j'arrête.

Dis-je, et je souris. On entre : d'abord la longue cour, les tomettes rouges, les plantes exubérantes ; sur la droite, sous une galerie, les chambres et, au fond, la cuisine.

– Tiens-moi compagnie pendant que je le réchauffe.

La cuisine est éclairée par la même ampoule minuscule qui pend toute nue au-dessus de la même table, la même toile cirée, les mêmes carreaux rouge et blanc ; autour, les mêmes quatre chaises. D'un côté, le même fourneau en fonte au charbon de bois ; en face, sur une étagère, la radio allumée. Ma mère se penche pour enflammer le charbon avec du petit bois et du papier journal, elle met une casserole sur le feu ; la touille.

– Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne t'installes pas ici. Qu'est-ce que tu y gagnes, à vivre dans ces bouges ? Avec toutes les chambres vides qu'on a... Je te l'ai déjà dit mille fois :

tu peux même reprendre ton ancienne chambre, si tu veux. On serait bien tous les deux, tu me tiendrais compagnie. Quel dommage, mon grand. Si tu avais écouté ton père et fini tes études, maintenant tu serais ingénieur.

– Si je l’avais écouté et que j’avais fini mes études, maintenant je serais un gratte-papier, le cul sur une chaise de bureau, en train d’aider ces gros escrocs du gouvernement à voler les gens. Ou un gratte-papier assis derrière un bureau des frigorifiques en train d’aider ces escrocs d’Anglais...

– Andrea !

Je ne devrais pas me laisser entraîner dans les mêmes chicanes : je l’oublie à chaque fois, ça me frappe à chaque fois. Je pousse un long soupir, je la boucle ; ma mère en profite pour me demander des nouvelles d’Estelita.

– Zéro, maman, depuis un mois, zéro. Tu sais bien, Estela me casse les bonbons autant qu’elle peut.

– Je l’ai vue samedi dernier. Elle est tellement jolie, mais je l’ai trouvée un peu maigrichonne, mon grand, un peu maigrichonne. Peut-être que sa mère ne la nourrit pas assez. Moi, j’ai toujours dit que...

– Oh, maman.

Que je la déteste est une chose ; que ma mère profite du fiasco pour marteler qu’elle l’a toujours su – et qu’elle me l’avait dit – en est une autre, bien différente. Je me demande encore si j’ai bien fait ; en désespoir de cause, j’ai recours à l’antidote infaillible :

– Ça y est, la Serveuse s’est acoquinée avec le salopard de la Mazorca¹ ?

1. Police politique du gouverneur Juan Manuel de Rosas (1793-1877), surnommé le « Restaurateur de la loi et père de la nation argentine ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– Ouh là, non, tu ne peux pas savoir comme elle tourne autour du pot. Cette fille, elle a besoin qu'on lui dise ses quatre vérités. Si ça se trouve c'est pour ce soir, mais comme tu es là, je vais tout rater...

Ça a marché, ou presque. Ma mère sourit et remue le ragoût avec une cuillère en bois. À la radio, un chanteur populaire gratte sa guitare en vantant la gloire du Restaurateur/ des Lois de cette terre/ qui a toujours été le meilleur/ dans la paix comme à la guerre.

– Qu'est-ce que tu en as à faire de ces patriotards, maman ? Comme si ça te concernait...

– Pour sûr que ça me concerne, mon grand. On n'est pas tous argentins, peut-être ?

Ma mère pose un pichet de vin et un siphon d'eau gazeuse sur la table, et me demande de m'asseoir.

– À vrai dire, j'aurais bien aimé être un de ces comédiens qui jouent à la radio...

– Et pourquoi tu ne le fais pas, mon grand ?

– Je suis trop vieux, maman.

– Qu'est-ce que tu racontes, Andrea.

– Je vais pas me lancer à trente ans.

– D'abord tu n'as pas encore trente ans, je suis bien placée pour le savoir. Ensuite, ce n'est pas de ta faute si ça n'existait pas quand tu étais gamin.

– Ah mais tu te rends pas compte, maman. Ça, c'est l'histoire de ma vie. J'arrive toujours trop tard. Ou trop tôt.

Dis-je, et je me tais aussi sec : ce n'est pas à elle que je dois raconter ces choses-là.

La banquette en bois du tramway n'est pas l'endroit idéal pour piquer un roupillon, mais le doux brimbaleme me berce. Le jour se lève : les rues aux maisons basses semées de petits arbres

ressuscitent peu à peu. J'essaie de ne pas penser et je n'y arrive pas ; j'essaie de fixer mes pensées sur un sujet intéressant et je n'y arrive toujours pas : je me perds en conjectures et ruminations. Des gens dorment sur les trottoirs, étendus sous des porches, ou sur des terrains vagues ; au-delà de l'avenue Lacarra, il y a des dizaines de cahutes en tôle et en carton, une de ces nouveautés que quelqu'un a nommées bidonvilles : à croire que certains n'ont même plus de quoi s'offrir un clapier. Le tramway doit régulièrement freiner pour laisser passer une charrette à lait, ses bidons qui carillonnent, les cris de son propriétaire, les chiens errants qui lui aboient dessus. La ville est une jungle monotone : des chiens, des chiens et encore des chiens. À la fin de l'année dernière, la municipalité a décrété que tous les gens qui possédaient des clebs devaient les déclarer – et payer cinq pesos par tête. Beaucoup n'ont pas voulu ou pas pu payer, et les rues se sont remplies de ces bêtes abandonnées. Maintenant, aux premières lueurs du jour, la ville appartient aux chiens. À nous, quoi.

Ce doit être l'odeur du sang ou de la chair exsangue. Ou peut-être cette viande mêlée au sang, à la bouse, à la peur des vaches et aux relents d'aisselles des employés des abattoirs ; quoi qu'il en soit, c'est presque intenable – et les mugissements, comme les cris des morts à leur propre veillée funèbre. J'ai la démarche d'un zombi, je navigue à vue. L'Abattoir municipal compte pratiquement quarante hectares de bâtiments, enclos, abattoirs, chambres froides, rats, mouches. On doit facilement se perdre au milieu de ces fleuves de bovins, ces tempêtes de beuglements, cette puanteur infernale ; on doit avoir l'impression d'être embourbé dans le marécage de la patrie. Je demande après ce fameux Cuitiño et une demi-douzaine d'ouvriers, des gauchos à moustache et pantalon bouffant, chapeau sur la tête, couteau à la main, me lorgnent comme si je rentrais d'une partie de polo, puis détournent le

regard. Je continue à chercher ; le sol est couvert de boue, on dirait de la merde. Je n'ai jamais marché sur de la merde ; en foulant cette fange, il me paraît évident que la sensation est la même. Peut-être que j'en ai déjà fait l'expérience et que j'ai oublié. Finalement, un vieil employé prend pitié de moi :

- Et il cherche qui, ce garçon ?

- Don Manuel Cuitiño, vous le connaissez ?

- Un peu que je le connais, dites voir. Vous me prenez pour un bleu ? Bon, allez jusqu'au bâtiment du fond, là-bas, celui avec les arcades, et demandez-leur, son bureau sera là.

- Comment ça, sera ?

- Eh ben oui, mon bon monsieur, disons qu'il y était hier.

Devant la porte du bâtiment pseudo-colonial, au milieu d'un nuage de mouches, trois ouvriers parlent de la Petite Française, de ses mains magiques, de son cul. Ils gueulent, pour s'entendre malgré le bourdonnement :

- Et qu'est-ce que t'en sais, baratineur, tu l'as jamais pelotée.

- Je l'ai jamais pelotée, moi ? Attends, elle me supplie à genoux, la Petite Française.

- Alors comme ça t'appelles ta brebis la Petite Française, maintenant.

Le dénommé baratineur crache sur le côté et s'avance vers son agresseur : rien de grave sûrement, vu qu'il brandit le couteau dans son fourreau ; l'autre s'interpose. Ma question fait diversion :

- Excusez-moi, où puis-je trouver Cuitiño ?

Le troisième larron retire son chapeau, arrange sa longue tignasse, chasse quelques mouches.

- Sauf votre respect, chef, je vous souhaite plus de le perdre que de le trouver.

- Si seulement on pouvait toujours faire ce qu'on souhaite...

– Ah ben, si vous avez pas le choix, suivez ce couloir, dernière porte sur la droite. Venez pas dire après que ce bon bougre vous avait pas prévenu.

L'odeur, le sang, la chair exsangue.

Don Manuel Cuitiño est assis derrière un bureau en bois massif, avec un maté, une bouilloire, une assiette, des papiers, au fond d'une grande pièce toute vide. Deux fenêtres laissent filtrer une lumière ténue : il fait à peine jour.

– Oui, entrez. Qui me demande ?

– Mon nom est Rivarola Andrés, pour vous servir.

– Je suppose que c'est votre prénom et votre patronyme, ou vice versa. Quant à me servir, c'est un autre problème, bien plus épineux.

Don Manuel est un gros tas en veste, gilet et cravate par cette chaleur infâme, son double menton ruisselant de sueur, la chaîne en or de sa montre en travers de la bedaine.

– Mais si vous y tenez, asseyez-vous et racontez-moi ça. À cette heure-ci je m'ennuie, j'ai déjà tout vendu. Si vous voulez un veau, vous arrivez trop tard.

Derrière les murs, de l'autre côté, les vendus continuent de beugler : il y a des morts plus silencieuses. Sur la table en bois de quebracho, à côté de la bouilloire, l'assiette en porcelaine blanche aux dessins bleus exhibe des morceaux de ris de veau. Le gros tas en pique un avec son coutelas en argent, le porte à sa bouche ; ses joues sont aussi imberbes que son double menton.

– Je vous proposerais bien un petit bout de ris, mon cher. Seulement j'ai l'impression que vous avez plutôt faim de bizness, alors parlez. Ou taisez-vous, barrez-vous et foutez-moi la paix.

– Désolé, don Manuel, je ne voudrais pas vous déranger, mais il paraîtrait que vous soyez la personne indiquée. C'est Señorans qui me l'a dit.

– Ah oui, le seigneur Ans. Ce monsieur allemand.

Dit le tas, puis il part d'un rire qui ressemble à un rot et s'étouffe. Il tousse, rugit, crache sur le côté. Il dit pardon, bien sûr, Señorans, comme on dirait « il pleut » un jour de grand soleil. J'essaie de ne pas me décourager.

– Il m'a dit de venir vous voir, que vous pourriez être intéressé par ce que je vous amène.

– Tiens donc, et c'est quoi que vous m'amenez ? Désolé de me marrer.

Dit le tas, qui ne se marre plus. Ses grosses paluches jouent avec le couteau : elles le transforment en cure-dents. Il pique un autre morceau de ris, le brandit.

– Attendez, j'ai mieux à vous proposer, si vous voulez : je vais vous le dire moi-même, ce que vous m'amenez. Je vois trois solutions : la première, vous allez me raconter que votre gamin tape mieux dans le ballon que Bernabé, la deuxième, vous voulez me vendre deux cents vaches que vous avez trouvées rue Florida, la troisième, vous en trimballez une sacrée couche et vous êtes en train d'essayer de monter un bobard en vue d'accomplir je ne sais quels projets nébuleux. Je vous préviens : je n'achète ni pieds carrés, ni entourloupes, ni vaches volées, ni projets nébuleux. Si vous voulez, je vous offre plutôt un bout de ris et on parle gonzesses. Ou mieux : vous parlez gonzesses et moi je fais semblant de vous écouter, après vous repartez et vous dites à votre ami Señorás que la prochaine fois qu'il m'envoie...

Le tas est en roue libre, il parle, parle, il s'écoute, se délecte de ses propres paroles. Je fais mine de l'écouter : j'ai l'impression que rien ne lui fait plus plaisir. À la fin, il manque d'air, il marque une pause, prend une carafe en porcelaine et se sert du vin dans un verre à pied pour se rafraîchir. Je profite de la fenêtre de tir.

– Si vous me permettez, don Manuel, je crois savoir que vous vous intéressez de près au foot...

Le tas graillonne – tonne – pour me faire taire.

– Non, mon cher : je ne m'intéresse pas au foot, je suis second vice-président du prestigieux Club Atlético River Plate, c'est pas pareil. Et vous savez pourquoi je fais ça ? Non, bien sûr, vous ne savez pas. Comment sauriez-vous ? Parce que je suis un patriote. Moi, j'aime le foot, ça m'amuse, mais je ne suis pas un mordu. Je pourrais assister aux matchs, tranquille, le dimanche, dans ma loge avec mon neveu Alberto. Oui monsieur, j'ai un neveu prénommé Alberto, ça vous défrise ? J'ai un neveu prénommé Alberto et le dimanche, je pourrais assister aux matchs avec lui, peinard, dans ma loge, mais il s'avère que je suis un patriote. Je vous l'ai déjà dit, que je suis un patriote ?

De nouveau essoufflé, le tas avale une gorgée de vin ; je ne tente même pas une incursion : je me tais. Le tas mastique un autre ris et du jus lui coule du menton jusqu'au gosier.

– ... je suis... je viens de vous le dire. C'est aussi pour ça que je suis dans le bizeness le plus noble et le plus argentin : j'achète et j'engraisse des vaches, je les sacrifie sur l'autel de la Nation, autrement dit ici même. Je m'efforce ainsi de conserver la pureté des fondements, le cheptel, les piliers de la patrie. La vraie patrie, ce sont les vaches, mon garçon. Vous n'avez pas encore compris pourquoi dans notre pays le ministère de l'Économie s'appelle le ministère de l'Hacienda ? Et vous savez quoi ? Non, bien sûr, vous ne savez pas. Mon travail me permet de discuter avec nombre d'illustres personnalités qui ont bâti notre patrie, ou, si vous préférez, avec leurs fils, ceux qui l'ont dilapidée. Les grands hommes de nos campagnes, je veux dire nos patriciens, comme on les appelle. Et vous savez quoi ? Non, ça, on l'a déjà dit : vous ne savez pas. Donc, je vous l'apprends : ces hommes-là n'aiment pas le football.

Le tas s'agite sur son lourd siège en bois massif de quebracho dont le dossier est couronné d'une tête de taureau – son petit

museau, ses cornes – et s'enfile un autre verre ; j'essaie de ne pas le regarder. Je dois l'écouter, ce qui m'oblige à éviter de le regarder. Le tas poursuit son soliloque bille en tête : il m'explique qu'aujourd'hui, le football, ça débecte un peu tous ces snobinards ; avant, au temps d'Alumni, des frères Brown, du Racing Club et tout le bazar, ils aimaient bien, mais depuis que c'est professionnel, ils trouvent ça infect, ils disent que c'est devenu un sport de rustres bon pour les Ritals.

– Pas pour les Espagnols, ceux-là, ils sont tellement rustres, d'après eux, que c'est même pas la peine. Mais moi, ça me plaît. Je vous le répète, je suis pas un mordu, ça me plaît sans plus, juste assez pour aller au stade avec mon neveu Alberto. Mais alors, vous demandez-vous, à supposer que vous soyez capable de vous demander quoi que ce soit : pourquoi diable cet homme s'est-il engagé comme dirigeant du River Plate, plutôt que de rester peinarde avec ses neveux et ses vaches ? Parce que je suis un patriote.

– Excusez-moi, don Manuel, si...

– Non, mon garçon, je ne vous excuse pas. Si vous voulez que je vous parle, écoutez-moi. Comme je vous disais : vous savez pourquoi moi, le football et la patrie ? Non, on a déjà compris que vous ne saviez pas. Bon, vous ne savez pas non plus que dans ma famille on est argentins depuis six générations : mon pépé a lutté pour la patrie quand tous ces va-nu-pieds traînaient leur misère en Italie ou en Russie. On a voulu les éduquer, leur apprendre le respect des traditions. On n'a pas réussi, ils vont foutre notre pays en l'air. Il ne nous reste plus qu'à les divertir pour éviter au moins qu'ils nous emmerdent, pour qu'ils nous laissent vivre comme des Argentins, nous les vrais Argentins. Je les comprends, allez pas croire, je dirais même que je compatis.

Dit-il, et j'essaie de l'écouter sans le regarder, mais soudain je le regarde, je me demande ce qui se passerait si je lui fourrais

une ration de ris dans chaque narine et qu'avec ce foutu coutelas je lui tranchais le double menton comme on saigne un cochon : est-ce du sang ou de la graisse qui jaillirait ? J'y pense et j'essaie de ne plus y penser : faudrait pas que le Bouddha lise sur mon visage. Pour le moment, il n'a rien remarqué.

- Mais je sais, oui, je sais que si nous voulons éviter qu'ils mettent la patrie en pièces, il faut les distraire. Et ça, même vous, vous le savez, ça passe forcément par le football. Voilà pourquoi je me sacrifie : pour la patrie. Le football est mon devoir, ma bataille de Tucumán ou ma bataille d'Obligado.

- Justement, don Manuel, c'est de ça que je voudrais discuter.

- De quoi ? D'Obligado ou de Tucumán ? Vous venez quand même pas me parler de mes devoirs ?

Il se tait ; je devrais en profiter, mais je ne sais pas trop comment. J'ai très envie d'une cigarette ou d'un verre de vin. Des cigarettes, je n'en ai pas ; le vin semble réservé à son propriétaire. Un silence, des mugissements au loin, des odeurs. Je souffle, j'inspire.

- Je sais que vous avez des soucis avec Bernabé. Et je crois que je peux vous aider à les régler.

Le Bouddha va pour se bidonner mais se ravise et embroche un autre morceau de ris.

- Vous avez cru que j'allais rigoler. Bien, nous y voilà, faites comme si j'avais rigolé. Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez nous aider ?

- C'est simple, don Manuel.

Lui dis-je, comme chaque fois qu'une chose me paraît trop compliquée, au-dessus de mes capacités.

- C'est simple : Bernabé a des dettes envers un gars qui lui fourgue de la drogue, de la coco, ce genre de cochonneries. Et je crois que...

– Mon p'tit gars, je vous imaginais un poil plus futé. Pas très futé, mais un peu plus quand même. Primo : vous croyez vraiment que nous, ses patrons, ignorons ce que ce garçon fait avec son nez, et avec d'autres parties proéminentes de son corps ? Franchement, vous me prenez pour un enfant de chœur ? Deuzio : vous imaginez bien que si cette information était diffusée, on passerait pour de vrais cornichons. Les petits en bocal, vous savez, ou plutôt les gros de Russie.

– Non, mais vous...

– Oui, nous. Nous passerions pour des emmanchés qui ont fait la sourde oreille et fermé les yeux devant le vice de notre joueur vedette, le paladin des noirs. On se ferait crucifier, mon garçon, enterrer vivants. Et moi qui vous croyais...

Il est temps de quitter ma chaise : il est clair que je n'obtiendrai rien et je n'ai pas envie d'endurer plus longtemps le mépris de cet engloutisseur de ris.

– Je vous remercie pour...

– Vous n'avez pas à me remercier, mon garçon, vous n'emportez même pas une livre de tripes. Vous repartez plus mal loti qu'en arrivant : au début, au moins, vous aviez de l'espoir. Vous, les crétins, vous croyez qu'on est tous crétins : non, mon ami, certains ne le sont pas. Alors ne me remerciez pas, à moins que...

À moitié debout, je me fige : à moins que quoi ? je lui demande, et aussitôt je regrette cette manifestation d'anxiété. Mais je ne suis pas en mesure de faire le difficile.

– À moins que quoi, don Manuel ?

– Peut-être... Voyons, rasseyez-vous, mon garçon.

Me dit le tas, et il m'offre une lichette de vin : les bagues ornées d'énormes pierres sur sa main dodue tintent contre le verre. Puis il me demande de ne pas me vexer, sauf si je préfère me vexer, de toute façon il s'en fout, mais en m'écoutant, il lui a semblé que je pouvais être du niveau de cet imbécile de Bernabé Ferreyra,

et puisque, de toute évidence, je cherche un boulot, n'importe lequel, il peut m'en proposer un.

- Ce jobard affirme maintenant qu'il ne discutera plus avec nous. À vrai dire, il ne veut même plus nous voir. Il nous a demandé un paquet de pognon, on lui a dit non, il l'a mal pris. Quelle andouille ! Ça marche comme ça, les affaires. Tu réclames, je te dis non, tu te couches, je te file quelque chose, mais ça, il comprend pas, ce foutu péquenaud, il l'a mal pris, il s'est barré, et maintenant il refuse carrément de nous voir, il dit qu'il ne reviendra pas. Et donc, vous...

- Moi, je pourrais discuter avec lui.

Je le coupe, et don Manuel Cuitiño me sourit : bien, ça commence à lui rentrer dans le crâne, au jeune crétin.

- Vous pourriez faire le déplacement pour discuter avec lui. Lui conseiller d'être moins couillon, mais avec d'autres mots, comme si ça venait de vous, pas de moi, vous lui dites qu'on est prêts à lui donner un peu d'argent et qu'on est prêts aussi à l'enfoncer six pieds sous terre.

- L'enfoncer, don Manuel ?

- Bon, vous savez bien que non, on ne peut pas. Mais je vous ai expliqué comment ça marchait, les affaires. Vous lui dites qu'on est prêts à le réduire en bouillie, à le hacher menu comme du ris de veau. Et c'est peut-être pas si faux : si on s'y met, je suis sûr qu'on peut le détruire sans ces histoires de drogues, sans toutes ces salades, et sans qu'il nous traîne dans la boue. Mais on peut aussi s'arranger...

Le tas pique de son couteau le dernier morceau de ris, l'attrape entre ses dents jaunies par le tabac, l'avale tout rond sans que ça coule. Puis il s'essuie la bouche avec la manche de sa chemise blanche et me demande combien de temps il me faut. Pendant que j'y réfléchis, je l'entends dire de ne pas y réfléchir une plombe, que du temps, ils n'en ont pas, que je dois me mettre

TOUT POUR LA PATRIE

en route sur-le-champ. Je me relève ; à présent, le concert de mugissements est dans ma tête. J'ai déjà gagné la porte quand je réalise :

– Excusez-moi d'être aussi direct, don Manuel : vous allez me payer combien pour cette mission ?

– Je ne vous excuse pas, mon garçon : c'est comme ça qu'on demande. Mais c'est pas toujours comme ça qu'on répond. Vous serez bien payé. Mieux encore : si vous accomplissez cette mission, vous serez tranquille pour un bon bout de temps. Il y a pas mal à faire, ici, et on a toujours besoin d'un type rapide.

– Où ça, ici ?

– Ici, mon garçon, n'abusez pas de ma patience.

Dit le Bouddha, et il sort un billet de je ne sais où, qu'il brandit dans sa main, le bras en l'air. Je suis obligé de retourner vers son bureau : c'est un billet de cent qui irradie un éclat magique.

– J'oubliais, prenez un peu d'oseille. Ça vous paiera vos frais. Vous pouvez garder la monnaie.

Ça fait toujours drôle de monter dans un train : s'enfermer dans un bolide qui vous transporte à cinquante, soixante kilomètres à l'heure, lancé comme un projectile sur des pièces de métal usé. Je sais que je ne dois pas être trouillard : je vis dans l'ère de la vitesse et il est bon d'expérimenter de temps en temps cette sensation bizarre que tout passe trop vite. Et je sais que le Ferrocarril Pacífico est entre les mains des Anglais et que les Anglais font les choses bien – mais, par moments, quand les secousses augmentent, je ne peux m'empêcher de m'agripper aux accoudoirs, comme si ça changeait quoi que ce soit.

Et plus encore aujourd'hui, au milieu de cette folie. Un mot presque idiot me vient à l'esprit : le mot aventure. J'ai beau tenter de ne pas y accorder d'importance, c'est bizarre et séduisant : je suis dans un train lancé à toute berzingue en direction d'un patelin paumé pour parler avec l'homme le plus célèbre du pays. Alors autant se calmer : admire le paysage, Rivarola, profite, toi qui es un gars de la ville, apprécie la balade ; ça va peut-être t'inspirer quelque chose, Rivarola, deux ou trois phrases. Rivarola essaie de suivre mes conseils : je vois ce vaste terrain vague qu'on appelle la pampa, des vaches, des vaches et encore des vaches, cette odeur de chair morte qui revient. Mais j'ai très peu dormi

– deux ou trois heures quand je suis passé à la pension prendre une chemise propre et qu'à ma grande surprise j'en ai trouvée une – et la peur de la vitesse mollit, le roulis du train finit par m'endormir, seul me réveille, de temps en temps, le sifflet signalant l'arrêt dans une gare. Des hommes et des femmes montent chargés de valises en carton ligotées avec de la ficelle, des ballots en toile de jute ligotés avec de la ficelle, un sac de-ci de-là. Il me reste deux heures environ avant d'arriver à Junín : le refuge de Bernabé Ferreyra le fugitif. Le souvenir du Moineau me tracasse : comment remplir la mission que m'a confiée Cuitiño sans le trahir. Du moins, sans trop le trahir.

– Je parie que vous ne connaissez pas l'origine du mot *cana* pour dire flic.

Me demande soudain un type efflanqué de trente-cinq, quarante ans, assis à côté de moi. Il est affublé d'une fine moustache et l'ancêtre de toutes les lunettes lui mange le visage. Ensuqué, je secoue la tête :

– *Cana* ? J'en sais rien, moi.

Lui dis-je, et je regarde à nouveau les vaches par la fenêtre, mais l'homme est têtue : son besoin de parler dépasse largement sa gêne :

– Cette feignasse d'Arlt l'explique aujourd'hui dans son article pour *El Mundo* : on dirait qu'ils ne savent plus comment remplir leurs pages. Et dire qu'avant, la presse était confiée à de vrais journalistes.

Encore un qui ne sait pas la boucler. De toute façon je n'ai plus d'issue : difficile d'échapper à un individu prêt à tout, assis côté couloir, te bloquant la sortie.

– Il a dû l'inventer, mais c'est une histoire amusante : il prétend qu'un certain commissaire Racana s'était rendu célèbre dans je ne sais quel quartier, le genre teigneux qui passait sa vie à emmerder les gamins qui voulaient jouer au foot dans la rue.

Les voisins râlaient à cause des cris, des vitres brisées, et parce qu'ils aimaient bien râler, alors le commissaire Racana, pour se faire bien voir ou parce qu'il aimait emmerder le monde, traquait les gamins, interrompait les matchs, leur confisquait le ballon et allait même jusqu'à les mettre en cellule. Il prétend donc que les gamins du quartier avaient pris l'habitude de mettre un guetteur qui les prévenait, pour avoir le temps de partir en courant et de planquer le ballon, vu ce que ça coûte, un ballon, et quand le commissaire arrivait, ils criaient, V'là Racana !, la phrase d'alerte serait passée dans d'autres quartiers, allez savoir pourquoi, et vu que dans les autres quartiers ils ne connaissaient pas le commissaire, ils comprenaient de travers, et c'est devenu V'là la cana. Vous vous rendez compte ?

J'écarquille les yeux, je tente un sourire, je me dis que Señorans avait peut-être raison : être journaliste n'est pas si difficile. La difficulté, la vraie, c'est le silence. L'homme doit deviner mes pensées car il s'explique :

- Désolé, je ne voulais pas vous déranger. Mais vous imaginez ce que c'est, qu'on vous appelle tout le temps *cana* sans que vous sachiez pourquoi ?

- Donc vous êtes dans la police.

Lui dis-je, comme on remplit ses devoirs de citoyen.

- Euh, non.

- Alors quoi ?

- Je vous raconterai un autre jour.

Dit l'homme, et il se plonge dans son journal. Si j'étais resté à Buenos Aires, j'aurais pu essayer de voir Estelita ; j'aurais pu essayer et j'aurais certainement échoué une fois de plus. Peut-être que ce voyage me servira à ça : si je satisfais Cuitiño et qu'il me donne du travail, la garce n'aura plus d'excuses pour me tenir à distance de la petite. Quoique, la connaissant, je suis sûr qu'elle inventera un autre prétexte.